

Journal d'une mémoire à la date exacte : Joseph Morder

« À chaque fois que je mange des patates,
j'ai l'impression que je suis lui »

La maison de Pologne, Joseph Morder

Tout journal après son écriture, quand la lune se ferme lumineuse et transparente sur le lac du jour et les secrets de la profondeur, peut être avalé par le conglomérat aveugle de l'oubli. Et souvent la date sortie de l'emballage de l'encrier reste dans l'ambiguïté d'un jour quelconque. Pourtant, il y a des auteurs qui gardent ses dates avec zèle, et les sauvent de l'holocauste de cette série de jours calcinés derrière nous, les portent comme les vertèbres d'un requin dans un collier qu'un marin a fait pendant toute une vie. Ce sont ces vertèbres qui lui permettront continuer son rituel ; de temps en temps, il les agite dans la main « dans des circonstances éternelles du fond d'un naufrage » et les jète pour lire son oracle : ériger une autre date, indemne leçon de parabole, mouvement, image. Chez Joseph Morder une manie, kabbale. Tout de suite il va dire : Hôtel Monterrey 1972, Salomé 1976, points de départ pour tracer à nouveau, et créer une cascade de dates qui se manifestent, une foule de dates dans la tête de l'auteur. Il parle de destin, de causalité, le jour arrive, et c'est sa mère qui lui donne le cadeau destiné, une résille pour chasser de papillons. Il va travailler avec elle, ils vont sortir à l'aventure.

Un voyage en TGV, voyage volontaire, l'analyse du passé se fait dans la causerie amicale, c'est comme ça qu'on arrive au point de départ : Pologne pour être à Paris, un parc pour écouter une langue, Nice pour voir Guayaquil, Madame Morder pour une *star* de la Metro Golden Meyer. La lucidité de l'histoire familiale trace ce qui Bachelard appelle « le modèle objectif d'une meilleure vie » ; on voit l'initiation d'une grand-mère au cinéma, l'héritage d'un ensemble de jours en films de famille, un mariage. Tout est un nouveau récit du passé au centre de l'équilibre, c'est-à-dire, au centre du centre. Filmer c'est voir en permanent, la nostalgie devient fleur, « des belles images avec des belles couleurs, le Paradis » Le cinéaste et sa mère vont d'un jardin à l'autre, d'un éden à l'autre.

Parfois il avoue d'être en risque, en danger, dans l'enfer, « filmer ou ne pas filmer ? », ' l'immontrable ? » se demande, et en bref tire un coup d'œil au soleil, bâtit une

barricade, amoncelle des images, et signale sans pitié le destin d'une ville dans le drame historique, jadis beauté ruttmanienne, devenue camp de concentration, île fable d'exile qui s'intègre à la vraie histoire, celle des remarques de l'artiste, qui témoin l'idiotie humaine.

« Jusqu'où aller ? », pour finir, il hésite de demander à sa mère un des innombrables secrets dont il a la certitude qu'elle possède, il la filme, il sait qu'il n'arrivera pas à le faire. Mais cette image en soi-même se révèle un secret, dévoilé pour nous. Un secret d'images calmes, d'un parc à Paris, d'une blanche colombe qui se nettoie dans le temps de l'eau, temps qui s'écoule lentement des doigts du cinéaste, avec l'intimité que seul un film en Super 8 peut octroyer

Son histoire, philatéliste du quotidien, surpasse les évocations du récit revendicatif, donc, son passé historique, entouré de cette joie familiale, et sa vie se transforme en fiction. Mieux encore, en fiction tropicale. Me acuerdo, un Ammarcord guayaiquilien tourné à Paris en une heure quinze. Il y a tout, chaque jour de l'histoire est une vérité absolue, écriture, extase, tremblement de terre, miracle des jours s'ouvrant devant nous par le commandement d'un Moïse chrétien.

Éternel enfant, pour Morder le temps est son obsession la plus aiguë, on l'écoute quand petit dans un espagnol d'accents à cocotier dans une dissertation de vague et falaise: « Pasado y presente, pasado y presente nosotros siempre hemos tenido, algunos hemos tenido uno feliz, pero otros hemos tenido un pasado sufrimiento, y en el presente recordamos todo lo sucedido, años, meses, semanas o días atrás, porque el pasado nunca se olvida... » Dans une ville, qui lui a appris à chercher, chercher toujours, un immeuble, une trace semblable aux murs, au sol, aux pierres, une histoire d'amour lancée par un film, une photo imaginaire reproduisant un jour.

Mauricio Hernández

Contact : areteya@gmail.com